



Festival d'Avignon OFF – Théâtre des Halles – Premier Amour de Samuel Beckett, mise en scène de Jean-Michel Meyer, création Lumière et à la Régie Générale Thierry Capéran, jeu de Jean-Quentin Châtelain.



Crédit photo : Christophe Raynaud de Lage.

Composé juste après la guerre en 1945, *Premier Amour* n'est publié qu'en 1970. Séduit par l'écriture jubilatoire et l'humour de cette adresse au lecteur, Jean-Quentin Châtelain et Jean-Michel Meyer créent le spectacle pour la première fois en 1999. Vingt-deux ans plus tard, les revoilà.

*Premier Amour* est l'un des premiers textes de Beckett écrit directement en français. L'auteur joue de différents registres de la langue et s'amuse en toute liberté de ses tournures, de son étrangeté. Le texte beckettien est une nouvelle à la première personne d'inspiration autobiographique.

Le narrateur de *Premier Amour*, et à travers lui, l'auteur, précise : « *J'ai toujours parlé, je parlerai toujours de choses qui n'ont jamais existé ou qui ont existé, si vous voulez, et qui existeront probablement toujours, mais pas de l'existence que je leur prête* ».

A l'honneur, dans ce texte intense d'une tonalité facétieuse et désenchantée, deux rencontres.

D'un côté, la rencontre du narrateur avec une femme qui se tient non loin de lui, sur un banc, quand il erre sans domicile, après la mort de son père et son exclusion de sa chambre attitrée. De l'autre, la rencontre non moins amoureuse de l'auteur avec une langue qu'il fait sienne – l'oeuvre.

Jean-Michel Meyer note les exigences de Jérôme Lindon, directeur des Editions de Minuit et exécuteur testamentaire de Samuel Beckett : « Pas de musique, pas de décor, pas de gesticulation » : sobriété qui sied au metteur en scène comme à l'acteur Jean-Quentin Châtelain. Avec, pour seuls accessoires du spectacle, une vieille chaise de bureau et un vieux chapeau.

Adulte qui se penche sur son passé à la date fatidique où le garçon a dû quitter le domicile paternel, un petit héritage en poche, sans foyer dès lors, et livré aux aléas d'une vie dans la rue.

L' esseulé se réfugie dans la nature consolatrice et enveloppante, cours d'eaux et bancs protégés par les branches arborescentes : « *C'est sans doute ces arbres qui avaient suggéré, un jour qu'ils ondoyaient de toutes leurs feuilles, l'idée d'un banc à quelqu'un.* » Vision magnanime inouïe.

Livré à lui-même et à ses soliloques, il lie cette époque à celle du *Premier Amour*, Lulu dénommée Anne, dont il fait la connaissance sur un banc, au bord d'un des deux canaux de la ville.

Jugeant la jeune femme « trop envahissante » à son goût, le narrateur met un arrêt aux rencontres nocturnes pour se réfugier dans une grange où, contrairement à ce qu'il imaginait, il prend le temps de penser à elle et de souffrir de son absence :

« *Alors je pensais à Anne, moi qui avais appris à ne penser à rien, sinon à mes douleurs, très rapidement, puis aux mesures à prendre pour ne pas mourir de faim, ou de froid ou de honte...* »

Le revoilà sur le banc, en quête de la jeune femme dont il apprend qu'elle dispose de deux chambres : il s'installe chez elle, dans une chambre privée, en toute indépendance. Parfois, il entend des bruits étranges : la dame reçoit à toute heure. Et quand le locataire lui demande si « elle » vit de la prostitution, elle lui rétorque calmement que tous deux effectivement en vivent : « *L'essentiel c'est que déjà je commençais à ne plus l'aimer...* » Un désamour en marche.

Le narrateur avoue benoîtement aimer les panais qu'il aimerait qu'Anne prépare, un goût associé au parfum des violettes – inclination sensuelle pour les cimetières et leurs odeurs – dont celles de son père – qui remontent de la terre, odeur entêtante qui n'a rien à voir avec celle des vivants.

La maturité de l'adulte déploie sur le jeune homme qu'il a été une parole incisive – maîtrise, délivrance et retenue encore, sans oublier le rythme patient et alangui des silences évocateurs.

Jean-Quentin Châtelain joue une partition verbale tirée au cordeau, tenant le texte admirablement, sans heurt ni doute, jouant du verbe comme d'un instrument de musique, interprète émérite qui, par une longue pratique de son art, a acquis une compétence, une habileté remarquable, qui plus est, en phase absolue avec la diction beckettienne, réfléchie, retenue, puis libérée, effrénée, libre.

Une vision du monde sensible – beau paysage duquel transparaissent dérision et sourire moqueur.

Véronique Hotte

Du 7 au 30 juillet 2021 à 11h, relâche le mardi, au ***Théâtre des Halles (La Chapelle)***, rue du Roi René – **Avignon**. Tél : 04 32 76 24 51. [www.theatredeshalles.com](http://www.theatredeshalles.com)